

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Saint AUGUSTIN

La tentation d'Abraham : Genèse 22

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 51-58

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La tentation d'Abraham

I

UNE CONDUITE EXEMPLAIRE

... de foi et de piété

1. La piété célèbre de notre père Abraham nous est remise en mémoire par la lecture (Gen. 22) que nous venons de faire. Il y a là tant de merveilles qu'il est impossible au cœur qui les a touchées de les oublier jamais. Et pourtant je ne sais comment il se fait que ce récit nous frappe à chaque fois qu'il nous arrive de le relire, comme si les choses se passaient encore, maintenant, sous nos yeux.

Quelle grande foi, quelle piété, non pour Dieu seul, mais encore à l'égard de ce fils unique ! Pour lui, son père ne peut croire au malheur, quoi que puisse commander son Dieu créateur.

Une épreuve réussie

Abraham, certes, selon la chair avait pu être le père de son fils, mais il n'avait pas la majesté d'en être ni l'auteur, ni le créateur. L'Apôtre le dit : « Ce n'est pas la chair, mais la promesse qui donna un fils à Abraham. » La chair donna bien son fruit, mais elle le tira du fond de la désespérance. Car sans divine promesse, le vieillard et sa femme n'auraient pu caresser, d'un sein rempli d'années, l'espoir d'une descendance. Mais il a cru à sa naissance, il ne va pas pleurer comme devant sa mort. On choisit son bras droit pour l'immoler de mort, comme on avait élu son cœur pour croire en sa naissance. Abraham, sans se troubler, croit au fils promis. Avec la même foi, il accepte de l'offrir. Ainsi celui qui croit, rejoint qui obéit. Abraham ne s'est pas dit : « Dieu m'a parlé. Quand il me donne un fils, je crois qu'il me donnera une descendance. Et quelle descendance ? Dieu m'a dit : " C'est d'Isaac que ta postérité prendra ton nom. " D'Isaac seul, qui mourrait peut-être avant moi ? Non ! car Dieu ajouta : " Toutes les nations seront bénies en ta

race. " Dieu me promet donc lui-même expressément un fils, et c'est lui qui exige que je le mette à mort. »

Pas de questions pour Abraham devant ces paroles contraires ; pas d'opposition à Dieu qui promet la naissance d'un fils, et ne tarde pas d'ajouter : « Tue-moi ton fils. » Sa foi est toujours ferme ; elle ne vacille point. Abraham pense, en effet, que Dieu, donnant à des vieillards cet enfant qui n'aurait pas dû naître, est capable aussi de le tirer de la mort. Car Dieu avait déjà fait bien plus : il lui avait donné de voir son fils, si vainement attendu et qui, selon les lois de la nature, ne devrait pas être là. C'est pourquoi, il met son courage dans sa foi. Rien, se dit-il, n'est impossible au créateur.

Il croit en Dieu quand il reçoit son fils, il continue de croire quand Dieu le redemande. Il est d'accord avec Dieu à sa naissance ; il reçoit son fils dans la foi. Avec la même foi, il se prépare à le faire mourir.

II

LE SENS HUMAIN DE L'ÉPREUVE

L'épreuve, une chance pour la liberté

Suprême fidélité, absence de cruauté ! Il conduit, c'est vrai, son fils au lieu de l'immolation. Il prend en main le couteau. Attention ! Qui va frapper, et quelle est la victime ? Qui commande, ici ? Abraham, donc, est pieux, parce qu'il obéit. Mais que dire de Dieu, qui commande ? Il faut poser la question, car elle trouble peut-être des cœurs qui, sans être sacrilèges, sont trop faibles pour comprendre. Mais comment peut-on louer celui qui obéit, sans approuver celui qui commande ? Abraham, certes, a bien fait d'obéir, mais Dieu a fait mieux encore, infiniment mieux, sans comparaison possible, en donnant ses ordres.

2. Peut-être faut-il ici approfondir un mystère. Car ce n'est pas sans motif que Dieu a commandé, et si un tel récit peut troubler des cœurs moins clairvoyants, c'est qu'ils l'ont saisi au niveau de la chair. Dieu, y est-il dit, a tenté Abraham. Dieu dès lors serait-il si mal au courant des choses de ce monde, si peu informé du cœur humain, qu'il doive recourir à la tentation pour mieux connaître l'homme ? Question absurde. Si tout cela arriva, c'est bien pour que l'homme lui-même puisse enfin se découvrir.

L'épreuve, un don de Dieu

Et d'abord, mes frères, pensons à ceux qui s'opposent à la Loi ancienne, à l'Écriture sainte. Car il y en a qui n'ont rien compris, et qui s'empres- sent plus volontiers à discuter de ce qu'ils ignorent qu'à faire l'effort de comprendre. Ce ne sont pas d'humbles chercheurs, mais bien d'orgueilleux calomniateurs. Pensons donc à ceux qui prétendent accep- ter l'Évangile, tout en refusant la Loi ancienne. Ils croient pouvoir marcher sur les chemins de Dieu, et encore, avec une seule jambe marcher droit, alors qu'ils refusent la démarche de ceux qui, dans le royaume de Dieu, savent tirer de son trésor du neuf et de l'ancien. Pensons à eux. Il en est peut-être parmi nous, et même s'il ne s'en cachait point, une brève explication permettra de répondre à de pareils détracteurs.

Nous pouvons leur dire. Vous acceptez l'Évangile, et vous n'acceptez pas la Loi. Quant à nous, nous affirmons que l'Évangile de miséricorde et la Loi de crainte sont deux aspects du même don. Car si la Loi inspire la crainte, l'Évangile est salut pour qui se convertit. Mais il fallait craindre d'abord, pour mieux se convertir. Dieu Souverain avait donné la Loi. Et voilà que contre elle les fautes s'accumulent. Dès lors, la Loi ne sert plus à rien qu'à punir les coupables. Quel espoir restait-il à ces malheureux, sinon que l'auteur de la Loi vînt lui-même dans sa bonté pour racheter leurs fautes.

Mais que dit le cœur pervers, lui qui prétend accepter l'Évangile, et refuser la Loi ? Pourquoi la refuse-t-il ? « Parce qu'il y est écrit que Dieu a tenté Abraham. Et comment adorer un Dieu qui tente ? » Adore le Christ que te montre l'Évangile. C'est lui qui t'appelle à l'intelligence de la Loi. Mais non ! ils ne sont jamais arrivés jusqu'au Christ, ils en sont restés à leurs imaginations. Le Christ qu'ils adorent n'est pas celui que prêche l'Évangile, mais un Christ à eux, qu'ils se sont fabriqué. C'est pourquoi, par-dessus le voile de leur sottise naturelle, ils tissent un autre voile, celui de l'erreur. Je me demande alors quand ils pourront, à travers ce double voile, contempler jamais la lumière de l'Évangile.

Il te déplaît que Dieu se fasse tentateur, il doit te déplaire aussi de voir le Christ user de la tentation. Car le Christ est le Fils de Dieu, un seul Dieu avec le Père. Mais comment sait-on que le Christ ait tenté ? Par l'Évangile. On y lit : « Le Christ dit à Philippe : Vous avez du pain. Donnez-leur à manger. » Et l'Évangéliste ajoute : « Il disait cela pour le tenter, car lui savait bien ce qu'il allait faire. »

Applique maintenant ces paroles à Dieu qui tente Abraham. Si dans la tentation d'Abraham, Dieu parlait ainsi, c'est qu'il savait ce qu'il allait faire. Voici donc le Christ qui tente, et Dieu qui tente, et l'hérétique qui tente, mais celui-ci doit revoir sa façon de tenter, car il ne tente pas

comme Dieu. Quand Dieu tente, en effet, c'est pour ouvrir à l'homme ; quand tente l'hérétique, c'est pour se fermer à Dieu.

3. Sachez donc, en toute charité, que la tentation n'est pas là pour apporter à Dieu un supplément d'information. Mais quand Dieu tente, ou mieux quand il interroge, c'est bien pour mettre en plein jour les secrets du cœur de l'homme. Car l'homme ne peut se voir avec les yeux de son Créateur, pas plus que le malade ne possède les yeux de son médecin. L'homme est un malade. Il souffre. Le médecin, lui, ne souffre pas. Et c'est de celui qui ne souffre pas que le malade attend de connaître la nature de son mal.

C'est bien pourquoi il y a ce cri de l'homme dans le psaume : « Purifie-moi, Seigneur, de mes fautes cachées. » Car le cœur de l'homme a des secrets, qui sont impénétrables à l'homme même. La tentation seule pourra les éclairer, les ouvrir, les révéler. Si Dieu cessait de tenter, c'est le maître qui cesserait d'enseigner. Mais Dieu tente, et c'est pour instruire ; le diable, lui, tente pour tromper. Cette dernière tentation, à moins qu'on ne lui donne du champ, est vaine, ridicule, facile à repousser. D'où l'avertissement de l'Apôtre : « Ne laissez aucune place au diable. » C'est la concupiscence de l'homme qui donne prise au diable. Les hommes, certes, ne voient pas le diable contre qui ils combattent. Ils ont pourtant un moyen facile de le vaincre. Qu'ils se domptent eux-mêmes, dans leur cœur, et ils le mettront en fuite, sans qu'il puisse y pénétrer.

Pourquoi parler ainsi ? Parce que l'homme n'apprend à se connaître que dans la tentation. Se connaît-il enfin, qu'il prenne garde encore de se négliger. S'il a pu ne pas être sur ses gardes quand il s'ignorait, qu'il soit vigilant, maintenant qu'il se connaît !

L'épreuve du père, une lumière pour les fils

4. Que dirons-nous donc, frères ? Même si Abraham se connaissait, nous, nous ne le connaissions pas. Il fallait donc le révéler : à lui, pour éclairer son action de grâce ; à nous, pour nous apprendre ce que nous devons demander à Dieu, ou imiter dans son serviteur.

Que nous apprend Abraham ? Je l'exprimerai en un mot : que toujours nous mettions Dieu avant ses propres dons. C'est ce qui ressort déjà de la lettre du récit, avant même d'en pénétrer la pleine signification, c'est-à-dire le mystère qui se cache derrière cet ordre donné à Abraham d'égorger son fils unique. Si Dieu te donne, même un très grand don, ne préfère pas ce don à Dieu lui-même. Voudrait-il ensuite te l'enlever,

que tu n'as pas à faire la grimace. Aimer Dieu, c'est aimer gratuitement. D'ailleurs, en quel don de Dieu trouverions-nous plus douce récompense qu'en Dieu lui-même ?

III

LE SENS PROPHÉTIQUE DE L'ÉPREUVE

Humilité devant le mystère

5. Abraham accomplit donc son devoir d'obéissance. Il entend Dieu lui dire : « Je sais maintenant que tu crains Dieu. » Ce qu'il faut comprendre ainsi : Dieu a révélé Abraham à lui-même.

Il en est de même quand parle un prophète — je m'adresse à des chrétiens, ou à ceux qui, à l'école de Dieu, sont en train de le devenir ; mon langage n'a rien de difficile ou de nouveau, votre charité le saisit très bien, elle y est habituée — quand donc un prophète parle, que disons-nous ? « Dieu a parlé. » Et nous avons raison. Nous disons aussi : « Le prophète a parlé. » Et nous avons encore raison. Car l'un et l'autre se dit, l'un et l'autre a ses autorités. Les Apôtres eux-mêmes ont ce langage. Ils peuvent tantôt dire, en citant les prophètes : « Dieu a dit », ou « Isaïe a dit ». Les deux sont donc vrais, puisque nous les trouvons dans les Ecritures.

Voilà un petit problème qu'un chrétien peut me résoudre, et il aura du même coup trouvé la réponse à la question que je vous ai proposée. Comment cela ? Parce que quand l'homme dit ce que Dieu lui a donné de dire, c'est Dieu lui-même qui parle. Conformément à ces paroles de l'Écriture : « Ce n'est pas vous qui parlerez... » Et encore : « C'est moi, Paul, qui vous parle », et après : « C'est le Christ qui parle en moi ». Donc, mes frères, appliquez cette règle à ce qui naguère vous semblait tortueux, et vous le comprendrez correctement.

6. Tournons donc nos regards vers Dieu. Nos âmes ont faim, il peut les nourrir. Il a eu faim pour nous. De riche qu'il était, il s'est fait pauvre, pour que de sa pauvreté même nous devenions riches. C'est bien à propos que nous venons de chanter : « Toutes les créatures attendent de toi que tu les nourrisses au bon moment. » Nous disons bien toutes les créatures, donc en tout cas tous les hommes. Et si nous disons tous les hommes, il s'agit donc aussi de nous.

Si dans ce sermon nous allons vous donner quelque chose de bon, ce n'est donc pas nous qui le donnerons, mais celui-là de qui tous nous recevons, parce que tous nous l'attendons de lui. L'heure est venue pour Dieu de tout donner. Mais pour obtenir le don qu'il nous fait, suivons sa parole, c'est-à-dire attendons tout de lui. Contemplons-le avec le cœur. Dans notre corps, yeux et oreilles sont pour nous, mais dans notre cœur nous avons des yeux et des oreilles pour lui. Ouvrez donc l'oreille de votre cœur et entendez ce grand mystère.

Certes, tous les mystères des Saintes Ecritures sont grands et divins. Il en est pourtant de plus remarquables et de plus importants, qui exigent de nous la plus vive attention. Car, plus que d'autres, ils peuvent relever ceux qui sont tombés, et rassasier ceux qui ont faim, sans jamais inspirer le dégoût. Nourriture abondante, qui ne gave pas et qui, sans répugnance, apaise le besoin.

Celui-là même qui avait promis un fils unique, donne l'ordre à son père de le lui offrir en sacrifice. Qui ne serait intrigué par ce commandement ? Car c'est bien d'un tel ordre qu'il s'agit, nous venons de le lire, ce qui pique notre attention et nous pousse à en exposer le mystère.

Le mystère du Christ et de l'Eglise

7. Cependant, frères, avant toutes considérations, au nom du Seigneur et autant que cela est en notre pouvoir, nous vous rappelons ceci, et même nous vous le commandons. Quand vous entendez exposer le mystère d'un fait rapporté par l'Ecriture, croyez que cet événement s'est bel et bien passé comme il est décrit. Sans ce fondement réel, vous échafauderiez des théories en l'air.

Abraham notre père était en son temps un homme fidèle, croyant en Dieu, et justifié par la foi. C'est ainsi que nous le décrivent les Ecritures anciennes et nouvelles. Il eut un fils, de Sara son épouse, alors que tous deux étaient avancés en âge, et qu'humainement ils n'avaient plus d'espérance. Mais que ne doit-on attendre de Dieu, à qui tout est facile ? Il fait les grandes et les petites choses. Il ressuscite les morts, comme il crée les vivants. Si un peintre peut de la même main créer une souris ou un éléphant — les œuvres sont différentes, mais l'art est le même — quelle ne sera pas la puissance de Dieu, à qui il suffit de dire, et les choses sont ; de commander, et les voilà créées. Quelles difficultés peut bien rencontrer celui qui fait tout par sa parole ? Avec la même aisance il créa les anges par-delà les cieux, et les luminaires à la voûte des cieux. Il plaça tout aussi facilement les poissons dans la mer, que les arbres et les animaux sur la terre. Créatures grandes ou petites, peu importe : tout lui est également facile.

Et quand il peut, du néant, tirer si facilement toutes choses, comment s'étonner alors de le voir donner un fils à des vieillards ?

Ces hommes et ces femmes étaient dans les mains de Dieu. Il les avait créés pour être, en leur temps, les hérauts de son fils à venir. Si bien que, non seulement dans leurs paroles, mais dans leurs gestes et dans tout ce qui leur arrive, c'est le Christ qu'il faut chercher, le Christ qu'il faut trouver. Tout ce qui a été écrit d'Abraham est à la fois fait et prophétie. L'Apôtre le dit : « Il est écrit, en effet, qu'Abraham eut deux fils, un de la servante, un de la femme libre... Il y a là une allégorie. » Car ce sont les deux testaments.

8. Il n'est donc pas imprudent d'affirmer que la naissance d'Isaac est à la fois réalité et signe d'autre chose. Comme il y a tout ensemble signe et réalité quand Abraham, par obéissance à l'ordre de Dieu, va immoler son fils ; quand il se met en route vers le lieu du sacrifice et y parvient au bout de trois jours ; quand il renvoie ses deux serviteurs avec la bête de somme, et continue son chemin jusqu'à l'endroit que Dieu lui a désigné ; quand il place le bois sur l'autel, et son fils sur le bois. Le fils encore, avant de parvenir au lieu du sacrifice porte lui-même le bois sur lequel il va être placé. Puis à l'instant même où son père va frapper, il y a une voix qui demande de l'épargner. Pourtant le sacrifice a lieu, et le sang coule. Grâce à un bélier, retenu par les cornes dans un buisson : victime toute désignée pour accomplir le sacrifice.

Après ce sacrifice, Abraham s'entend dire : « Je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra les villes de ses ennemis. En ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre, en retour de ton obéissance. »

Vois donc à quel moment cette promesse s'accomplit, et à quel moment elle fut rappelée. C'est au moment où le divin Bélier s'écria : « Ils m'ont percé les mains et les pieds... » Et dans ce même psaume où ce sacrifice est décrit, on lit encore : « La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur ; toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. A lui la royauté, au maître des nations. » Elle « se souviendra » : c'est donc que le sacrifice en question avait bien été préfiguré.

Conclusion : la foi et les œuvres

9. « Tous les peuples seront bénis en ta postérité. » Voyons donc comment cette promesse faite à Abraham s'est accomplie ; par quel moyen et à la suite de quel sacrifice elle s'est réalisée ? Heureux les

peuples qui ne se savaient pas l'objet d'une telle promesse, et qui y croient, maintenant qu'ils l'ont lue, comme Abraham avait cru en croyant sur parole : « Il crut en Dieu, qui le lui compta comme justice. Et il fut appelé ami de Dieu. »

Quand il crut en Dieu, tout au fond de son cœur, c'était affaire de pure foi. Mais quand il mena son fils au sacrifice, quand sans trembler il brandit le couteau — et il aurait frappé sans la voix qui le retint — oui ! tout cela aussi est affaire de grande foi, mais c'est en même temps une œuvre d'importance. Et cette œuvre attira les louanges de Dieu : « Parce que, dit-il, tu as entendu ma voix. » Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Nous estimons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la Loi » et ailleurs : « La foi a son œuvre dans l'amour ».

Comment la foi a-t-elle son œuvre dans l'amour, et comment l'homme peut-il être justifié par la foi, sans les œuvres de la Loi ? Comment, mes frères ? Ecoutez donc !

Prenons un croyant. Il a reçu sur son lit de mort les sacrements de la foi, et il est décédé. Il n'a pas eu le temps d'accomplir aucune œuvre. Que disons-nous ? qu'il n'est pas justifié ? Nous affirmons bien au contraire qu'il est justifié, ayant cru en celui qui justifie l'impie. Cet homme est donc justifié sans avoir accompli aucune œuvre. Ici se vérifie cette parole de l'Apôtre : « Nous estimons que l'homme est justifié par la foi, indépendamment des œuvres de la Loi. » Ainsi du larron, crucifié avec le Seigneur. Il crut dans son cœur et fut conduit à la justice ; il confessa de sa bouche, et il trouva le salut. Car la foi a son œuvre dans l'amour, et quand bien même elle ne pourrait s'exprimer en œuvres extérieures, elle n'en est pas moins brûlante dans le cœur.

Certains, sous le régime de la Loi, cherchaient à se glorifier dans les œuvres de la Loi. Peut-être ne le faisaient-ils pas par amour, mais par crainte. Ils voulaient se montrer justes, et en avance sur les Gentils qui n'avaient pas les œuvres de la Loi. Mais c'est aux Gentils que l'Apôtre prêchait. Il les voyait venir gratuitement au Seigneur, justifiés par la foi, et faisant le bien, sans que leurs œuvres soient cause de leur foi. C'est pourquoi, il s'écria : « L'homme peut être justifié par la foi, sans les œuvres de la Loi. » Il ne faut donc pas nécessairement chercher les justes chez ceux qui agissent par crainte, mais plutôt parmi les cœurs que l'amour fait agir, quand bien même ils ne pourraient s'exprimer en œuvres qui se voient.

Saint Augustin (Sermon II)
Traduction : Alexis Rouiller